de la plus ardente piété. Mais moi, je n'ai même pas cette consolation-là ; je ne sais plus prier !

— Parce que vous ne le voulez pas, peut-être ? suggéra doucement Mme de Prauthoy.

Madeleine, sans répondre à l'interruption, poursuivit :

— Et puis, nos deux cas sont tellement différents ! Votre peine est de celles que l'ont peut exposer au grand jour. Ce deuil, que vous continuez de porter, vous pare, aux yeux mêmes du monde, d'une auréole de dignité respectable. Moi, je n'ai pas droit aux honneurs des crêpes. Ma peine est inavouable, je la cache tant que je le puis. Toute ma vie est un effort pour parvenir à la dissimuler aux profanes.

— Je le sais, répondit gravement Mercédès, et c'est pour cela que je vous plains, parce que vous ne voulez pas vous laisser plaindre !

Madeleine de la Saulaye n'eut pas le temps de répondre.

Deux dames espagnoles entraient au moment même, et la conversation dévia naturellement.

Tandis que Mme de Prauthoy faisait à ses visiteuses les honneurs de son goûter, Madeleine entendait sous les fenêtres le pas monotone de son valet de pied, se promenant de long en large sur le trottoir, et la voix gouailleuse du mécanicien qui le plaisantait. Ces gens devaient s'assommer d'attendre. Et, là-bas, de l'autre côté de l'eau, la garden-party devait battre son plein au milieu des buissons de roses légendaires de la princesse.

Mme de la Saulaye se leva, et remonta dans son auto pour se rendre à cette fête opportune. Elle voulait se secouer, oublier ce sermon attristant. Elle s'en voulait de s'être laissé attendrir une minute. Est-ce que Mme de Prauthoy aurait la prétention de la convertir ? Elle en sourit de pitié.

(A suivre)